

Directeur : H. de CARBUCCIA

par Henri BERAUD

Henri BERAUD.

Henri BERAUD.

La journée des dupes.

Le monde entier attendait vendredi dernier, avec fièvre, les décisions du Conseil des ministres. Qui l'emporterait, en France, des partisans de l'appui total à donner à la politique anglaise ou des partisans d'une attitude de neutralité absolue dans le redoutable conflit méditerranéen ? Paris, Londres et Rome étaient à l'écoute.

Le communiqué officiel, dans son obscurité volontaire et troublante, fut accueilli avec déception à Paris, avec un sourire entendu et satisfait à Londres et avec enthousiasme à Rome.

Comme habitude, comme diplomatie, il était difficile de faire mieux.

M. Pierre Laval, en arrivant à l'Élysée, connaissait la situation. Elle semblait inextricable.

— J'ai contre moi ma politique de paix, disait-il à un député venu le voir dans la matinée, les deux tiers ou les trois quarts de mes collègues qui veulent des sanctions contre l'Italie et prétendent identifier l'action de la France à l'attitude intransigente de l'Angleterre. J'ai pour moi l'opinion publique qui ne veut pas que le pays soit conduit à la guerre. J'ai les anciens combattants qui veulent la paix. Déjà les protestations et les manifestations contre une application abusive du pacte se multiplient. Si je cède au Conseil, je provoque un soulèvement d'opinion. Si je cède à l'opinion, je provoque une crise ministérielle d'où peut sortir le pire. Les deux éventualités sont également dangereuses. Je vais tâcher de les éviter.

A moi, Auvergne !

— Si M. Laval n'est pas normal, c'est probablement parce qu'il est auvergnat, disait avec amertume le pelliculeux F. Ernest Lafont à l'issue du Conseil.

Et c'est grâce à ce bavard incorrigible et fielleux, grâce aussi au guerrier Maupou, que l'on put tout de suite se rendre compte de ce qu'avait été la délibération ministérielle où chacun ne cessa de jouer au plus fin.

Répondant au bout-selle sonné de Londres, les meilleurs cavaliers de Saint-Georges avaient préparé l'attaque des positions françaises.

— Neutralité, conciliation et paix, disaient MM. Laval, Cathala et Blaisot.

— Pacte, sanctions, soutien de l'Angleterre, répondait MM. Herriot, Frossard et Mandel, et aussi M. Flandin dont on sait les attaches personnelles avec Londres et qui était revenu de la campagne pour se jeter dans la mêlée avec toute la fougue d'un lancier du Bengale.

Le triste Lebrun, qui n'avait pas eu le courage de recevoir lui-même une délégation d'anciens combattants venus l'adjoindre de ne pas laisser mettre la paix en péril, ne disait rien, rien, rien.

Les larmes du bœuf.

Les arguments de M. Laval avaient porté. Le Conseil était indécis, impressionné par les coups de canon d'Éthiopie, la prise imminente d'Adoua et par le leitmotiv du président du Conseil :

— Si vous voulez la paix, vous ne pouvez souscrire aux sanctions militaires ni envoyer des bateaux français à Alexandrie.

Sentant la partie compromise, M. Herriot crut bien faire en jetant dans la balance le poids de sa corpulente personne.

Il commença par écraser une larme qui perlait au coin de son œil rond. Il fit le récit des persécutions dont il est l'objet, des visites et des lettres de menaces qu'il reçoit. Il se plaignit en sanglotant de la cruauté de certains journaux à son égard et il fit allusion à notre article de vendredi dernier.

— Quelle belle affiche pour la vache qui pleure ! dit un ministre radical qui ne manque pas d'humour.

Le grand Flandin voulut regagner le terrain perdu par la pénible intervention de M. Herriot.

Il plaida avec chaleur la cause de l'intervention totale aux côtés de l'Angleterre.

M. Fabry l'interrompit :

— Je dois donner au Conseil lecture d'une note de l'état-major. La politique des sanctions avec les risques qu'elle comporte nous obligerait à regarder notre frontière des Alpes. C'est en perspective la loi de trois ans.

Ces simples mots jetèrent un froid.

Et c'est ainsi que, satisfait d'avoir fait reculer les assaillants et d'avoir évité la "crise ministérielle projetée par les conjurés, M. Laval fit adopter à l'unanimité sa réponse à l'Angleterre.

Les grosses sottises, les erreurs définitives étaient évitées.

Le soir, Rome acclamait la France, mais l'Angleterre, patiente, préparait un nouvel assaut contre une place où elle compte tant d'auxiliaires dévoués.

— En somme, disait le guerrier Maupou dans les couloirs, tout va bien et c'est limpide comme du vin nouveau.

« Le pacte, tout le pacte ! »

« L'amitié anglaise, toute l'amitié anglaise ! »

« L'amitié italienne, toute l'amitié italienne ! »

— Vive Maupou ! répondit le chœur des journalistes ironiques.

Un moment de gaieté.

M. Herriot était arrivé le dernier à la table du Conseil des ministres.

A sa place, bien en évidence sur son buvard, il trouva une enveloppe à son nom. Fronçant les sourcils, il

Ne le répétez pas...

la déchacha fébrilement. Elle contenait une feuille de papier sur laquelle étaient écrits ces mots :

« Souviens-toi de Jaurès. »

Au bas du papier, une date :

« 1914 ».

M. Herriot blêmit. Il regarda les ministres qui ne l'avaient pas quitté des yeux, et déclara sur un ton mélodramatique :

— Je prends le Conseil à témoin que les menaces de l'extérieur viennent jusqu'ici me...

Mais les ministres n'avaient pu tenir leur sérieux jusqu'au bout. M. Herriot comprit qu'on s'était moqué de lui. Il mit le papier dans la poche de son veston, et ne démusela pas d'un bon quart d'heure.

Herriot-la-Guerre.

Nous affirmons, sans aucune crainte de démenti, que mardi dernier, 8 octobre, une conférence a réuni clandestinement à Paris M. Herriot d'une part, et certains personnalités officielles anglaises, d'autre part.

Au cours de cette entrevue, un programme de coopération franco-anglaise contre l'Italie a été étudié et arrêté.

Ce programme, M. Herriot s'est engagé à l'appliquer lorsqu'il serait président du Conseil. Il a, en outre, laissé entendre que, dans un avenir prochain, aidé de M. Flandin et des ministres de gauche, il accuserait M. Laval à la démission. Le cabinet serait alors à peine remanié. Mais M. Herriot s'installerait au quai d'Orsay.

Or, on ne le répète jamais assez : Herriot président du Conseil, Herriot ministre des Affaires étrangères, c'est la guerre. Mais la guerre étrangère ne serait-elle pas précédée d'une guerre civile ?

Car, enfin, si la foule, dans son ensemble, reste calme, c'est parce qu'il lui paraît tellement monstrueux que l'affaire d'Éthiopie puisse conduire à la guerre, qu'elle n'envisage pas l'éventualité d'une pareille folie.

— Nous défendre en cas d'invasion, ou, personne n'hésiterait. Mais être les marins de l'Angleterre ou les soldats de Staline, à aucun prix !

C'est sur ce mot d'ordre simple et compréhensible à tous que s'est produit une série de manifestations dont le gouvernement aurait tort de ne pas tenir compte. Sur les boulevards, notamment, des colonnes se forment chaque soir aux cris de : « Vive la paix ! Neutralité ! »

Que M. Herriot et ses complices veulent bien y réfléchir le jour où les Français s'apercevront que la sanction des sanctions les entraîne vers une guerre fratricide contre l'Italie, ils descendront dans la rue. Et la

manifestation du 6 février ne sera rien à côté de ce que l'on verra alors.

Nous nous faisons forts, nous, journaux nationaux et indépendants, de faire lever le peuple de Paris au cri de « A bas la guerre ! » et nous sommes bien certains que les ouvriers communistes des faubourgs, quelle que soit leur haine pour le fascisme, n'ont pas plus envie que nous de se battre pour les marchands d'esclaves éthiopiens, les marchands de pétrole anglais, voire pour les commis voyageurs en propagande soviétique.

Les pacifistes sanglants.

Voici les phrases, titres d'articles, manchettes et annonces de meetings qu'on peut lire dans la presse d'extrême-gauche :

« Il faut sans délai appliquer des sanctions. » (La F. M. L.)

« Les sanctions économiques sont un minimum. » (Le Peuple.)

« Enfin, voici la S.D.N. engagée dans la voie des sanctions. » (Quel aveu, cet « enfin ».) (Le Populaire.)

Et pour finir, ces phrases qui respirent l'odeur du sang : « Si l'est établi d'avance que les nations s'en tiendront strictement, quoi qu'il arrive, à la pression diplomatique, financière, économique, alors la sécurité collective est frappée de discrédit et d'impuissance. »

« La paix peut exiger l'application éventuelle de la force. » (Léon Blum.)

« La guerre répressive est une extrémité atroce, comme la guerre défensive, mais elle n'est pas la pire de toutes. » (Léon Blum.)

Blum-la-Guerre !

Blum-la-Guerre !

Blum-la-Guerre !

La grande duperie.

Quand le conseil de la S.D.N. eut voté les sanctions, les Britanniques, qui n'avaient jamais été aussi nombreux à Genève, ne dissimulèrent pas leur joie. L'un d'eux s'écria :

— La France est désormais notre otage !

Par une infernale machination, le Pacte joue contre nous, sans avoir jamais joué contre l'Allemagne.

L'Angleterre a obtenu de nous ce que ses Dominions, à commencer par le Canada, sont les premiers à lui refuser.

L'absurdité et l'iniquité du vote émis par le conseil de la S.D.N. apparaissent dans toute leur cruauté quand on inverse les données du problème.

Supposons que l'Angleterre veuille conquérir l'Éthiopie. Quelle nation osera se lever pour demander des sanctions contre

elle ? Quelle nation sera en mesure de les appuyer en mobilisant autant de bâtiments de guerre en Méditerranée ?

O

L'Afghanistan, la Chine, l'Irak, Cuba, le Siam ont voté les sanctions.

Qu'est-ce qu'ils risquent ?

Ce n'est pas eux qui se battront !

O

Il n'est pas sans intérêt de remarquer enfin que le conseil de la S.D.N. envisageait, mardi, de solliciter la collaboration de l'Allemagne et des États-Unis pour rendre les sanctions plus complètes et plus efficaces.

Ce serait, au moins en ce qui concerne l'Allemagne, un comble, étant donné que le Pacte avait été imaginé pour contenir ses instincts belliqueux, et qu'elle n'a cessé pendant quinze ans de fouler au pied les traités, et de se moquer de l'aréopage de Genève.

Quant aux États-Unis, ils sont les inventeurs de la Société des nations. Mais ils ont toujours refusé d'y entrer.

L'esprit d'Henry de Jouvenel.

C'était un homme charmant, par sa courtoisie, son tact, et un art supérieur de se tirer des situations les plus épineuses.

Quand il se rendit en Syrie comme haut-commissaire, les patriarches maronites l'invitèrent à la messe solennelle qu'ils donnaient chaque année en l'honneur de saint Pierre. A la collation qui suivit, Mgr Marbazan prit violemment à partie et lui dit :

— Nous traversons une crise de confiance. Je ne crois pas que ce fut son meilleur jour !

Monseigneur ! vous m'avez attiré ici le signe de saint Pierre. Lui aussi eut une crise de confiance. Je ne crois pas que ce fut son meilleur jour !

O

M. Henry de Jouvenel avait marqué les convenances de la France d'après guerre par une série de définitions humoristiques :

Liberté. — Privilege accordé à toutes les nations de faire ce que veut l'Angleterre.

Usage. — Substantif que la diplomatie elle-même renonce à employer au pluriel.

Victoire. — Le passé.

O

Un jour, il monta à la tribune du Sénat et fit ce simple exposé :

La dette de la France atteint 328 milliards. En 1914, elle était de 28 milliards. Dans l'augmentation de 300 milliards, les quatre années de guerre ont compté pour 148 milliards et demi, et la part des trois années de paix pour 151 milliards et demi. Ainsi, la paix qu'on nous a

fabricquée nous coûte plus cher que la guerre.

Et il ajoutait :

— Si nous ne savons plus ni punir, ni réformer, nous aurons mérité une révolution !

O

— Quoi qu'on prétende, disait-il, Poincaré et Briand ont fait exactement la même politique. Seulement Poincaré disait : « Non, car... » et Briand disait : « Oui, mais... »

O

Il jugeait le travail du Parlement par cette simple maxime :

— Toute loi écrite est un compromis entre deux lois naturelles qui se contredisent.

O

Sur la Société des nations, il était intarissable :

— N'en dites pas de mal, plaisantait-il. Elle a un beau geste à son actif. Le 29 août 1933, elle a annoncé l'envoi d'une mission d'hygiène en Chine. Malheureusement, on ne sait plus à Genève si cette mission est jamais partie, ou si elle n'est jamais revenue !

O

Il avait débuté dans la politique il y a trente ans comme chef de cabinet de Chaumié, ministre de la Justice.

— J'y suis resté, racontait-il, tout juste le temps de visiter l'armoire de fer.

Il faisait allusion au meuble cadenassé dans lequel on collectionne les instruments de torture érotique et les appareils anticonceptionnels ramassés au cours des perquisitions.

Peu après, il embrassa la profession de journaliste, qui l'attirait beaucoup. Il était article à l'intitulat :

« De la nécessité d'une réforme de l'Etat. »

Il avait débuté dans la politique il y a trente ans comme chef de cabinet de Chaumié, ministre de la Justice.

— J'y suis resté, racontait-il, tout juste le temps de visiter l'armoire de fer.

Il faisait allusion au meuble cadenassé dans lequel on collectionne les instruments de torture érotique et les appareils anticonceptionnels ramassés au cours des perquisitions.

Peu après, il embrassa la profession de journaliste, qui l'attirait beaucoup. Il était article à l'intitulat :

« De la nécessité d'une réforme de l'Etat. »

L'élection de la Muette.

Trois candidats nationaux se présentaient au premier tour, à l'élection municipale de la Muette : M. d'Andigné, M. de Plument de Bailhac et M. Fernand Laurent.

M. Fernand Laurent est arrivé en tête avec plus de deux mille voix. M. d'Andigné s'est loyalement retiré de la lutte. Les nationaux attendent avec impatience le déstement de M. de Plument de Bailhac.

Les mauvaises langues prétendent que celui-ci compterait pour être élu, sur les six cents voix qui, au premier tour, se sont portées sur le candidat communiste Pelibon.

Le devoir des nationaux est d'assurer dimanche prochain l'élection de M. Fernand Laurent. C'est une question de discipline.

O

Le commandant Paul Chatz signera son récent ouvrage Deux Batailles navales, ainsi que ses œuvres précédemment parues, le samedi 12 octobre, de 5 heures à 8 heures, chez Mme Laugier, librairie, 27, rue Franklin.

INTERVIEW DU COLONEL DE LA ROCQUE

A la suite de l'agression de Villepinte, au cours de laquelle un maire communiste mena une bande de voyous armés de revolvers à l'assaut d'une réunion privée que les Croix de feu tenaient dans une ferme, le colonel de La Rocque nous a fait l'importante déclaration que voici :

Les agressions commises contre les Croix de feu par les bandes communistes de Mondeville, de Villepinte et de Brunoy font partie d'un plan prémédité que je connais et que j'ai signalé depuis plusieurs mois. Pour ne parler que de la dernière, que penser de cet attentat prémédité contre un car où se trouvaient des femmes et des enfants et qui, après une fête de bienfaisance, ramenait dans les localités voisines les invités de notre section de Brunoy ? Un vieillard a été sérieusement blessé par une balle.

Il s'agit de nous lancer dans une série d'opérations répressives qui nous feraient passer pour des fauteurs de troubles, avant que le pays n'ait discerné les véritables intentions du Front populaire. Jusqu'à ces derniers temps, on a recouru à des provocations sans nombre. Comprenez que ces pratiques étaient insupportables, on est passé au deuxième stade, celui des coups de revolver. Nous avons publié dans notre livre Le complet communisme-socialiste le programme d'action révolutionnaire préparé d'après les ordres de Moscou. Des documents authentiques tombés depuis entre nos mains ont entièrement confirmé nos prévisions. Les dirigeants du Front populaire, se targuant d'entraîner derrière eux la masse française encadrée par de véritables apaches, font un dernier effort pour nous lancer dans une offensive à leur heure. Ils n'y parviendront pas. Nous conserverons notre sang-froid. Ils achèveront le caractère criminel de leurs agissements. Quoi qu'ils fassent, nous resterons maîtres de nous-mêmes, de notre moment, et de la situation.

Quant aux « documents » qu'on se vante de nous avoir pris, de deux choses l'une : ou ils sont apocryphes ou ils sont vrais. Dans le premier cas, les ennemis de la France peuvent raconter tous les mensonges qu'ils voudront. Dans le deuxième cas, je ne crains aucune publication. Les projets subversifs à l'égard de l'ordre de choses existant sont uniquement le fait des stipendiés de Moscou ; ils inspireront nos contre-attaques dès que l'existence du pays sera en danger. Pour notre organisation, elle prévoit toutes les formes de contre-attaques : nous ne manquerons pas de l'améliorer de jour en jour.

Les menées révolutionnaires sont aussi criminelles qu'elles sont dépourvues de psychologie. Elles précipitent l'heure de la libération nationale. Ceux qu'il veut perdre, Jupiter les vend fous.

CES MESSIEURS DE LA RADIO

Il a fallu les heures graves que nous traversons pour mettre en lumière le véritable rôle des informateurs radiophoniques. Qu'on imagine l'angoisse de l'auditeur italien, écoutant une voix française : « Mes chers auditeurs, sur le front du Tigre... » Oui, vraiment, la radio a changé quelque chose dans le monde.

Les speakers français, pour la plupart, l'ont d'ailleurs compris, et ils se sont bien acquies de leur lourde tâche. Certains d'entre eux ont même eu soin, en annonçant l'ouverture des hostilités, de mettre leurs auditeurs en garde contre la possibilité d'une erreur. Ils ont bien fait. La France est neutre, et la radio française, officielle ou non, doit l'être aussi.

Cela dit, comment sommes-nous renseignés ? Généralement bien. Il y a eu d'excellents communiqués : ceux de M. Jean Gautier (P.T.T. 7, 8, 9 heures), et ceux de M. Maurice Bourdet (Poste-Parisien, 19 h. 10), étant sans doute les meilleurs. Il y en eut de moins bons : principalement à Radio-Toulouse, qui donne souvent des nouvelles incomplètes. Il y en a eu aussi de mauvais. Nous citerons en particulier celui de M. Henri Bénazet, cet ancien avocat radica du barreau de Paris, qui, le matin du 4 octobre, a parlé comme un pasteur anglican. Les soixante-dix-sept projectiles sur Adoua, les 1.700 victimes, l'histoire de l'hôpital Adoua qu'il a été prouvé par la suite que les Abyssins avaient, à Adoua, bisé le drapeau de la Croix-rouge sur un dépôt de munitions et sur une vingtaine de baraquements. M. Bénazet s'est jeté à corps perdu dans ce bain de fausses nouvelles. Pas un mot du démenti officiel de Rome. Mais ce fut, heureusement, une exception, et M. Bénazet lui-même a modéré, depuis lors, son zèle anti-anglais.

Une observation encore. On pouvait, à peu de frais, apporter à nos amis transalpins un réconfort moral considérable, grâce au manifeste des intellectuels français pour la défense de l'Occident. Or, ce manifeste a été tamponné par la radio avec une abrutissante déinvolture. Quelques mots à peine (chez ceux qui en parlaient). Une ou deux phrases découpées dans des articles hostiles, ce fut tout. Passer sous silence l'opinion d'une telle élite, quand on nous livre chaque jour les réflexions de M. Léon Blum, l'ennemi de la France, ou de cette pauvre Mme Geneviève Tabouis, cela revient à établir, dans la pensée française, une hiérarchie à laquelle il nous est impossible de souscrire.

Une fois de plus, les remarques de Gringoire ont porté leurs fruits : nous avons constaté avec satisfaction que la ridicule consigne de silence, qui valait depuis trop longtemps les manifestations des Croix de feu, a été levée à propos des sanglants événements de Villepinte. Dès lundi matin, on pouvait entendre à la radio plusieurs récits de la bagarre : entre autres celui de M. Mazedier, au Poste-Parisien, d'ailleurs insuffisant, et celui de M. Jean Gautier, aux P.T.T., qui n'omettait rien d'essentiel. Evidemment, pour ces messieurs de la radio, les blessés de Villepinte n'étaient que de la petite bière par rapport à M. Camille Chautemps, dont le discours front-communiste d'Orléans fut amplement commenté ; mais on parlait d'eux et c'est, tout de même, un progrès.

François ROBIN.

Le raid Paris-Tananarive.

Nous sommes les premiers à vouloir annoncer la prochaine tentative de record de vitesse sur Paris-Tananarive.

L'équipage Génin-André Robert, détenteur du record actuel, partira sur un avion C.A. 4, moteur Gnome et Rhône K-14 de 880 CV.

Cet avion s'appellera le « GODY-RADIO », en hommage à GODY-T.S.F. d'Amboise, qui organise le raid.

La guerre abyssine et l'Autriche

trainées par l'Allemagne, envahissaient l'Autriche, et nul ne peut savoir ce qui serait arrivé.

Les Autrichiens n'oublient pas, ils n'oublieront pas de si tôt le service immense que l'Italie leur a rendu.

S'il avait fallu alors saisir la Société des Nations, dont l'activité s'est subitement réveillée ces temps-ci, mettre en branle son pesant organisme, compter sur elle pour intervenir efficacement, les nazis auraient eu tout le temps d'occuper la capitale et d'y installer un gouvernement à leur solde.

L'Autriche était fait.

Le fruit était mûr. Hitler n'avait plus qu'à étendre la main pour le cueillir.

Tout effacement de l'Italie inspire ici les craintes les plus vives.

Chaque Autrichien souhaite de tout cœur que l'Italie ne sorte pas diminuée mais, au contraire, agrandie de ce conflit.

Le gouvernement autrichien se trouve assurément dans une situation difficile.

Tout en désirant la victoire, une victoire rapide de l'Italie, il se sent très solidement de la S. D. N. qui, plusieurs fois, a pris en main sa cause, contribué au rétablissement de ses finances.

Il désire vivement, d'autre part, ne rien faire qui puisse indisposer l'Angleterre dont l'influence financière est des plus grandes dans ce pays et qui pourrait, si elle le voulait, ruiner la monnaie autrichienne.

N'oublions pas que l'unité monétaire, en Autriche, s'appelle le schilling, exactement comme de l'autre côté de la Manche.

Ce simple fait est plein de signification.

Le gouvernement autrichien est ainsi obligé de naviguer, avec infiniment de précaution, sur une mer semée d'écueils. Il s'efforce d'être, en toute circonstance, agréable aux Italiens sans déplaire pour cela aux Anglais.

Ce n'est pas une tâche des plus faciles. Les journaux, surtout ceux qui reflètent les vues gouvernementales, sont rédigés avec les plus grandes précautions. Certains éditoriaux sont un modèle de souplesse, d'équilibre, de virtuosité.

C'est le danseur sur la corde tendue. L'Autriche espère que les Italiens, grâce à leur supériorité écrasante d'effectifs et de matériel, pourront remporter très vite des succès décisifs.

Ayant conquis des gages, affirmé d'une façon éblouissante leur force, ils pourront se montrer, dans leurs négociations avec l'Angleterre, quelque peu accommodants, ce qui permettra de trouver un compromis entre les deux thèses opposées.

Cette solution, optimiste mais nulle.

ment impossible, est exactement celle qu'il désire et espère l'immense majorité de nos compatriotes.

Si les événements prenaient malheureusement une autre direction, si l'Italie, occupée, absorbée par ailleurs, cessait de donner à l'Autriche tout le secours que cette dernière en attend, Vienne ne tarderait pas à se sentir de nouveau très menacée par le péril hitlérien.

Le danger a paru quelque peu atténué ces temps-ci. Mais il n'a pas complètement disparu, loin de là.

M. von Papen est toujours ministre d'Allemagne à Vienne, où il continue à déployer son activité, ses intrigues.

Il est, fort heureusement pour l'Autriche, assez discrédité.

Le cardinal-archevêque de Vienne, tous les hauts dirigeants de l'Eglise, dont l'influence est très grande, refusent obstinément d'avoir aucun contact avec lui.

Tout venant dans la diplomatie, M. von Papen a commis l'erreur de prendre pour devise personnelle, pour règle de conduite, cette définition fameuse du diplomate par les Anglais : « Un gentleman payé pour dire des mensonges en dehors de son pays. »

Personne ne ment avec autant d'aisance, d'impudence que le représentant d'Allemagne à Vienne.

Mais, comme tout le monde le sait, personne n'est dupe de ces contre-vérités.

Tout ce que l'Allemagne a obtenu jusqu'ici, c'est un arrangement conclu, vers la fin du mois d'août, entre les deux gouvernements, afin de mettre un terme, du moins une sourdine, à la violente campagne de presse qui faisait rage des deux côtés de la frontière. Les journaux germaniques se distinguaient, comme on pense, par la brutalité de leurs attaques. Ces attaques se sont quelque peu adoucies, mais elles n'ont pas disparu. Au premier signal donné par Gobbels, le chef d'orchestre, elles reprendraient avec la même intensité.

Les journaux autrichiens sont interdits en Allemagne, sauf quelques très rares exceptions. Il en est de même pour les journaux allemands en Autriche.

La grave, la difficile question des légions autrichiennes, qui se trouvent en territoire germanique, n'a pas été réglée et elle n'est pas près de l'être.

Quelque vingt mille nazis autrichiens ont été attirés en Allemagne pour constituer une troupe de choix prête à envahir l'Autriche, à installer à Vienne, par un coup de force, un gouvernement nazi qui ne serait qu'une marionnette entre les mains de Hitler.

Le mauvais coup ayant échoué en juin

let dernier, grâce à l'intervention de l'Italie, les Allemands, qui se sont provisoirement détournés de l'Autriche, voudraient bien se débarrasser de ces légions dont ils n'ont pas, pour le moment, l'emploi, et qui leur coûtent fort cher.

Ils seraient très heureux d'en expédier tout ou partie dans leur pays d'origine.

Les Autrichiens, comme on pense, refusent énergiquement d'accepter ce présent.

Ils regardent ces légionnaires comme des traitres qui ont perdu leur nationalité.

Les touristes allemands, très nombreux autrefois, n'ont toujours pas l'autorisation de tenir en Autriche, à moins qu'ils ne consentent de payer l'énorme somme de mille marks allemands, soit six mille francs.

Les relations, comme on voit, sont loin d'être normales entre les deux pays voisins.

L'Autriche, entre temps, reprend conscience d'elle-même. Elle se montre plus confiante dans l'avenir et cette confiance se traduit par l'intérêt, l'attention qu'elle porte à son passé.

Rien ne le prouve autant que l'immense succès obtenu par l'exposition de François-Joseph, à Schenbrunn.

Tous les souvenirs concernant le règne de ce souverain, tableaux, dessins, meubles, documents, ont été réunis avec soin, intelligence et de pitié dans ce palais de Schenbrunn, où il a passé la plus grande partie de son existence, où il est mort.

Pareils à un film, trois quarts de siècle de l'histoire autrichienne se déroulent sous les yeux du public.

Voici le cabinet de travail de l'empereur, exactement reconstitué, avec la petite table, le gros portefeuille aux multiples compartiments où prenaient place, soigneusement rangées, toutes les pièces administratives que, pendant neuf à dix heures chaque jour, parcourait et signait le souverain, le plus grand bureaucrate qui ait jamais régné.

Voici la chambre à coucher où il est mort, avec son affreux, son horrible mobilier, le petit lit de fer, un lit de soldat qui fut le sien du commencement à la fin de sa vie.

Des centaines de milliers de visiteurs se sont, pendant des mois, serrés, pressés devant ce spectacle.

C'est un signe des temps ! Quand un peuple montre tant d'intérêt, tant d'attachement pour l'histoire de sa récente dynastie, le désir d'une restauration est tout proche.

Si l'Autriche était seule en cause, si de fortes influences extérieures ne pesaient pas sur sa décision, il y a gros à parier que cette restauration ne serait plus très lente à s'accomplir !

Raymond RECOULY.

Palmolive est adoucissant ; un flot généreux d'huile d'olive entre dans la fabrication de chaque savon.

Maintenant, votre bain quotidien peut devenir un véritable bain de beauté, puisque vous pouvez utiliser Palmolive généreusement pour votre corps comme pour votre visage !. Son nouveau prix - 1 fr. 50 le pain - vous le permet. Sa mousse pénétrante donnera à votre épiderme cette douceur, ce satiné que toutes les femmes désirent.

1fr. 50

PRODUIT FRANÇAIS
NOUVEAU PRIX

Pour la Femme

LA JUSTICE EN ROSE
par
GEO LONDON
Illustrations de Mms FAVROT-ROULLEVIQUE
LES EDITIONS DE FRANCE
Le vol. in-16 15 francs

PARIS, MA GRAND VILLE

UN VOYAGE A LONDRES
PAR L'AVION-RESTAURANT DES
IMPERIAL AIRWAYS
EST UN VOYAGE
Facile - Rapide - Agréable - Luxueux
2 pilotes - 2 stewards - 4 moteurs - 40 places
ALLER ET RETOUR WEEK-END :
540 FRANCS SANS PASSEPORT.
35, AVENUE DE L'OPERA, Tél. 20-50

ICI, PARIS... Le rideau tombe



— Comment ?
— Henry de Jouvenel est mort ? Lui qui, aux approches de la soixantaine, semblait n'avoir que deux fois vingt ans ? Lui qui aimait tant la vie, répondait en accordant, elle aussi, toutes ses faveurs à ce don Juan ?
C'est ce que nous avons tous dit en apprenant cette stupéfiante nouvelle. Et j'ajoute : — La Mort, qui est femme, a été douce, à son tour, pour cet homme qui avait traîné tant de cœurs après lui... Elle l'a emporté brusquement et doucement à la fois.
Cette fin d'un des hommes les plus gâtés du destin nous a rappelé celle de Robert de Flers, autre triomphateur qui, monté sur la faite, en tomba soudain, mais plus prématurément encore. Et Robert de Flers était le contemporain, le labadens, l'ami de Henry de Jouvenel...
J'ai beaucoup connu Henry de Jouvenel au *Matin*, pendant de longues années, avant la guerre, j'ai écrit chaque jour les *Propos d'un Parisien*. Il avait débuté dans ce journal, et dans le journalisme, comme rédacteur en chef, car il était un de ces aristocrates qui arrivent en passant par le rang : à ce point de vue aussi, notre démocratie ressemble assez à l'ancien régime. La plume à la main, ce n'est pas Henry, mais Robert de Jouvenel, qui fut le grand journaliste : Robert, l'auteur de *La République des camarades*, le livre le plus antidémocratique, le plus antiparlementaire qui ait paru de nos jours. Et le cadet d'Henry de Jouvenel était rédacteur à *L'Europe*...

Au *Matin*, Henry de Jouvenel partageait le titre et les fonctions de rédacteur en chef avec Stéphane Lauzanne... Il présidait, quinze jours par mois, à la confection et à la mise en pages du journal, ce qui créait, naturellement, une émulation, sinon une rivalité, entre Lauzanne et lui. Mais, favori des dieux, il avait toujours la meilleure quinzaine, celle des actualités sensationnelles, des scandales retentissants, des coups de théâtre diplomatiques, des beaux crimes qui font monter le tirage. En 1914, quand la guerre menaça, point n'était besoin d'avoir les dons d'un prophète pour dire :
— Nous n'y échapperons pas... C'est la quinzaine de Jouvenel !...

Henry de Jouvenel était l'homme des mises en pages « conversantes » et même le plus souvent renversées... Il rêvait d'un quotidien qui n'eût pas été le reflet monotone d'une vie qui se suivait et, malgré tout, se ressemblait. Très actif — au demeurant plein d'ambition — Jouvenel avait cependant des allures et des attitudes nonchalantes... Il bousculait ses rédacteurs tout en s'étendant, lui, sur un canapé qui tenait beaucoup de place dans son bureau.
Et quel psychologue réaliste il était ! Un jour, ayant besoin d'un conseil sur le choix d'un sujet d'article, je commençai devant Jouvenel cette phrase :
— Ne pensez-vous pas qu'il serait bon, pour nos lecteurs... ?
Il m'interrompit net en disant :
— Nos lecteurs ? Nous n'avons, mon cher, qu'un lecteur, et c'est M. Bunau-Villars !

Ah ! le duel de Jouvenel avec Marcel Hutin ! Cela se passa, d'ailleurs, très gentiment, à la Grande Roue, et j'en étais, comme témoin, avec Léon Abrie, mort aussi, il n'y a guère. Il faisait un froid de loup, j'avais dû acheter un chapeau haut de forme — ce fut, pour moi, le dernier, car la mode allait passer — et le docteur Doyen avait ouvert « sur le terrain » une inquiétante boîte de chirurgie... Mais il n'y eut, Dieu merci ! qu'une égratignure, et sur le bras de Marcel Hutin.

A vrai dire, Jouvenel, qui passait pour un redoutable escrimeur, se comporta comme un homme qui n'avait jamais tenu une épée de sa vie. Hutin aussi, il est vrai, mais son inexpérience nous donna beaucoup moins, car il n'avait pas la réputation d'un virtuose de la botte de Nevers. Justement, peu de temps avant cette rencontre qui ne fut pas épique, j'avais entendu Henry de Jouvenel et Urbain Gohier parler escrime à l'épée et comme celui-ci prétendait connaître un « coup imparable », celui-là avait répondu, plein d'autorité :
— Moi aussi !...

— Démonstrez-le moi.
— Jamais de la vie !... C'est un secret. Je m'en servirai le jour où je voudrai tout mon homme et je vous prie de croire que ça ne ratera pas.
Le Jouvenel d'alors — qui ne tua d'ailleurs jamais personne — n'était pas encore pacifique.

Clément VAUTEL.

CLARISSE ET SA FILLE

le nouveau roman

inédit de

Marcel Prévost

de l'Académie Française

est le plus grand succès

de la saison

reconnu par toute la critique

LES EDITIONS DE FRANCE
Un volume in-16 : 15 francs

DU MOUTON-ROTHSCHILD AU CHEVAL ROTHSCHILD

Samedi dernier eut lieu, au château Mouton-Rothschild, près Pauillac, un grand déjeuner à la louange et pour la propagande des vins de Bordeaux.



Plusieurs ministres, plusieurs sous-secrétaires d'Etat, la plupart des propriétaires des grands crus voisins et tous les courtiers en vins de la région y assistaient.

La place me manque pour décrire en détail, cette magnifique cérémonie (le mot est d'ailleurs très juste) à laquelle le baron n'est pas trop fier, à laquelle le baron Philippe de Rothschild nous avait conviés.

Je voyage rarement, mais j'aime voyager vite. Voilà pourquoi j'accomplis l'expédition de Bordeaux dans un temps record pour la locomotion terrestre.

Arrivé en pleine nuit au *Royal-Gascogne*, j'eus la chance de tomber sur un des plus prodigieux concierges de nuit que j'aie jamais rencontrés. (Et Dieu sait que j'en ai connus dans ma carrière !) C'est pourquoi je tiens ici à lui rendre publiquement hommage.

Dès 10 heures du matin, la puissante voiture du baron était là pour m'emmener à Pauillac. Il pleuvait à torrents, comme tous les jours à Bordeaux. Nous avançâmes néanmoins la distance en quarante minutes, et, à peine arrivés, Philippe de Rothschild nous fit visiter de fond en comble ses vignobles et sa magnifique propriété.

La pluie avait cessé à point, nous pûmes

donc admirer à loisir la stupéfiante étendue des plantations de vignes Mouton-Rothschild, qui s'étendent, de quelque côté qu'on se retourne, jusqu'à l'horizon, et qui sont prolongées, au sud, par Mouton-d'Armailhac, qui appartient également à Philippe, à l'est par Saint-Julien, et au sud par Pontet-Canet.

A cette époque-ci de l'année, certaines feuilles de vigne sont de ce rouge brillant des soulèvements bien cirés; des femmes du pays cueillaient des grappes, les triaient et les épluchaient ensuite presque grain par grain; il y avait des voitures tirées par des bœufs, et de grands nuages gris sur la maison beige clair aux volets grenat... Sans les visiteurs, le tableau eût été ravissant.

...Nous voici maintenant dans une pièce énorme, bien entendu, au premier étage, où de braves gaillards moustachus pressent le raisin avec leurs pieds, comme au bon vieux temps, et l'égrappent au râteau, pendant qu'on joue de l'accordéon. Rien n'est plus curieux que de les voir égrapper en mesure sur l'air d'*Auprès de ma blonde*.

Un intendant explique à quelqu'un :

— Les bougies, c'est pour faire bien voir les visites, mais il y a aussi l'électricité.

— Pourquoi ? demande l'autre stupéfait.

— C'est au cas où il y aurait une panne de bougies.

— Vous n'avez pas le grand chapeau, n'est-ce pas ?

— Le monde, qui attend la récolte en ce moment, avec, au fond de cette salle de dimension abrutissantes, les armes de Mouton-Rothschild.

Et nous passons ensuite dans la salle à manger, pour y ingurgiter un des plus prodigieux gâteaux que mon estomac ait jamais enregistrés. Sept vins, dont quatre mouton-rothschild, tous plus inouïs les uns que les autres.

Le stупeur du public fut à son comble.

— Les bougies, c'est pour faire bien voir les visites, mais il y a aussi l'électricité.

— Pourquoi ? demande l'autre stupéfait.

— C'est au cas où il y aurait une panne de bougies.

— Vous n'avez pas le grand chapeau, n'est-ce pas ?

— Le monde, qui attend la récolte en ce moment, avec, au fond de cette salle de dimension abrutissantes, les armes de Mouton-Rothschild.

Et nous passons ensuite dans la salle à manger, pour y ingurgiter un des plus prodigieux gâteaux que mon estomac ait jamais enregistrés. Sept vins, dont quatre mouton-rothschild, tous plus inouïs les uns que les autres.

Le stупeur du public fut à son comble.

— Les bougies, c'est pour faire bien voir les visites, mais il y a aussi l'électricité.

— Pourquoi ? demande l'autre stupéfait.

— C'est au cas où il y aurait une panne de bougies.

— Vous n'avez pas le grand chapeau, n'est-ce pas ?

— Le monde, qui attend la récolte en ce moment, avec, au fond de cette salle de dimension abrutissantes, les armes de Mouton-Rothschild.

Et nous passons ensuite dans la salle à manger, pour y ingurgiter un des plus prodigieux gâteaux que mon estomac ait jamais enregistrés. Sept vins, dont quatre mouton-rothschild, tous plus inouïs les uns que les autres.

Le stупeur du public fut à son comble.

— Les bougies, c'est pour faire bien voir les visites, mais il y a aussi l'électricité.

— Pourquoi ? demande l'autre stupéfait.

— C'est au cas où il y aurait une panne de bougies.

— Vous n'avez pas le grand chapeau, n'est-ce pas ?

— Le monde, qui attend la récolte en ce moment, avec, au fond de cette salle de dimension abrutissantes, les armes de Mouton-Rothschild.

Et nous passons ensuite dans la salle à manger, pour y ingurgiter un des plus prodigieux gâteaux que mon estomac ait jamais enregistrés. Sept vins, dont quatre mouton-rothschild, tous plus inouïs les uns que les autres.

Le stупeur du public fut à son comble.

— Les bougies, c'est pour faire bien voir les visites, mais il y a aussi l'électricité.

— Pourquoi ? demande l'autre stupéfait.

— C'est au cas où il y aurait une panne de bougies.

— Vous n'avez pas le grand chapeau, n'est-ce pas ?

— Le monde, qui attend la récolte en ce moment, avec, au fond de cette salle de dimension abrutissantes, les armes de Mouton-Rothschild.

Et nous passons ensuite dans la salle à manger, pour y ingurgiter un des plus prodigieux gâteaux que mon estomac ait jamais enregistrés. Sept vins, dont quatre mouton-rothschild, tous plus inouïs les uns que les autres.

Le stупeur du public fut à son comble.

— Les bougies, c'est pour faire bien voir les visites, mais il y a aussi l'électricité.

— Pourquoi ? demande l'autre stupéfait.

— C'est au cas où il y aurait une panne de bougies.

— Vous n'avez pas le grand chapeau, n'est-ce pas ?

— Le monde, qui attend la récolte en ce moment, avec, au fond de cette salle de dimension abrutissantes, les armes de Mouton-Rothschild.

Et nous passons ensuite dans la salle à manger, pour y ingurgiter un des plus prodigieux gâteaux que mon estomac ait jamais enregistrés. Sept vins, dont quatre mouton-rothschild, tous plus inouïs les uns que les autres.

Le stупeur du public fut à son comble.

— Les bougies, c'est pour faire bien voir les visites, mais il y a aussi l'électricité.

— Pourquoi ? demande l'autre stupéfait.

— C'est au cas où il y aurait une panne de bougies.

— Vous n'avez pas le grand chapeau, n'est-ce pas ?

— Le monde, qui attend la récolte en ce moment, avec, au fond de cette salle de dimension abrutissantes, les armes de Mouton-Rothschild.

Et nous passons ensuite dans la salle à manger, pour y ingurgiter un des plus prodigieux gâteaux que mon estomac ait jamais enregistrés. Sept vins, dont quatre mouton-rothschild, tous plus inouïs les uns que les autres.

Le stупeur du public fut à son comble.

— Les bougies, c'est pour faire bien voir les visites, mais il y a aussi l'électricité.

— Pourquoi ? demande l'autre stupéfait.

— C'est au cas où il y aurait une panne de bougies.

— Vous n'avez pas le grand chapeau, n'est-ce pas ?

— Le monde, qui attend la récolte en ce moment, avec, au fond de cette salle de dimension abrutissantes, les armes de Mouton-Rothschild.

Et nous passons ensuite dans la salle à manger, pour y ingurgiter un des plus prodigieux gâteaux que mon estomac ait jamais enregistrés. Sept vins, dont quatre mouton-rothschild, tous plus inouïs les uns que les autres.

Le stупeur du public fut à son comble.

— Les bougies, c'est pour faire bien voir les visites, mais il y a aussi l'électricité.

— Pourquoi ? demande l'autre stupéfait.

— C'est au cas où il y aurait une panne de bougies.

— Vous n'avez pas le grand chapeau, n'est-ce pas ?

— Le monde, qui attend la récolte en ce moment, avec, au fond de cette salle de dimension abrutissantes, les armes de Mouton-Rothschild.

Et nous passons ensuite dans la salle à manger, pour y ingurgiter un des plus prodigieux gâteaux que mon estomac ait jamais enregistrés. Sept vins, dont quatre mouton-rothschild, tous plus inouïs les uns que les autres.

Le stупeur du public fut à son comble.

— Les bougies, c'est pour faire bien voir les visites, mais il y a aussi l'électricité.

que les autres... Un déjeuner bordelais par excellence... Un discours parfait du maître de céans... Mais il faut que je quitte la munificence du baron Philippe pour vous parler du désastre du baron Edouard... Voiture...



Pauillac, Bordeaux, gare Saint-Jean, endormi dans le train, Paris...

...Car on courait le lendemain le Prix de l'Arc de Triomphe, et Brantôme a été battu. Cette petite phrase peut ne rien dire au spécialiste... une catastrophe sans doute, mais qu'à ce souvenir, les épithètes dérobent sous ma plume.

Il y a deux points de vue : celui de l'idole, du cheval national, invincible, du cheval du siècle... Pour ceux-là, la consternation ne connaît pas de bornes... Leurs yeux se remplissent de la-a-a-annes...

L'autre point de vue, c'est que ça fait toujours plaisir quand une idole dégringole de son piédestal... Comme on rit quand quel- qu'un s'assied à côté de sa chaise... Je dois avoir une âme de pelousard, amateur de grosses cotes, et je vais sincèrement vous dire ce que je pense, au risque de me faire foudroyer par les chroniqueurs spécialisés... Je n'aime pas les chevaux invincibles, qui font onze francs pour dix francs, et même moins... Je sais, il y a la race, l'athlète, le spectacle... Mais Brantôme ne m'a jamais plu, et je dois avouer que sa défaite m'a fait plaisir.

Surtout qu'il a été battu par trois pouliches, Samos, Péniche et Corrida... Divine et permanente supériorité féminine !... Galanterie de la part de Brantôme, dira-t-on... Excuses peuvent être invoquées après une pareille mésaventure ; néanmoins le fait est là : elles étaient toutes les trois devant lui à l'arrivée...

...Elles... Vous ne pouvez pas savoir comme ça me fait plaisir d'écrire ce mot : elles, en parlant de chevaux de courses.

La stupeur du public fut à son comble.

CRITIQUE JUDICIAIRE

LES JUMELLES DE BORDEAUX

M. Anatole Touvenel porte le deuil d'un veuvage récent et le fardeau — enviable ! — d'une cinquantaine encore vigoureuse. Qui, donc, oserait l'accuser d'avoir manqué au cher souvenir de l'épouse disparue, sous prétexte que certain soir de septembre, brillant comme un soir de juillet, cet honorable magistrat, sur l'honorable boulevard Sébastopol, répondit au professionnel : « Viens, chéri ? » de Mlle Modeste Bartole... Un cœur lourd, une femme légère, c'est plus qu'il n'en faut pour une idylle d'une heure et de cinq louis.

Anxieux de ne point se coucher trop tard dans son lit solitaire, M. Touvenel passa moins d'une heure en la compagnie de Mlle Bartole, mais cela lui coûta plus de cinq louis, puisque, au mépris du contrat synallagmatique qui avait fixé d'une manière précise le taux de ses amabilités, Mlle Modeste Bartole, violant de surcroît son prénom, subtilisa — en outre du portefeuille de son client — un bracelet de son bijou qui avait imprudemment été pris sur une chaise.

Mlle Modeste Bartole, fonctionnaire de l'amour, a ses habitudes. Pour rien au monde, elle ne changerait de trottoir. Le lendemain de son aventure, M. Touvenel la retrouva aisément et la fit arrêter.

Modeste Bartole, que voici devant la 1^{re} chambre correctionnelle, n'est pas folle, jolie, mais il y a quelque grâce dans sa chevelure un peu folle, dans son profil au nez malicieux.

— Vingt-cinq ans et sept condamnations, murmure avec mélancolie le président Laemlé. Bref et sombre passé allant des « coups à ascendant » aux « outrages à agent » !

Modeste Bartole en dédaigne l'évocation, attachée seulement à ne point « tomber » cette fois.

Modeste Bartole... Y'a erreur... Sa victime d'un sosie.

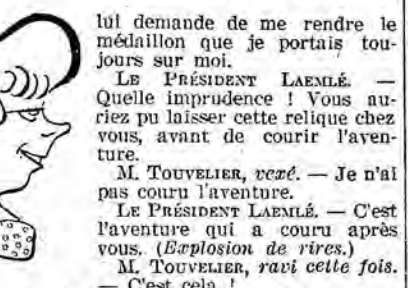
A la barre des témoins, important, solennel, oubliant ce que sa situation a d'un peu ridicule, M. Touvenel s'écrit : — Je suis sûr que c'est elle, vous pensez, je l'ai vue sur toutes les courtes (littres).

Le PRÉSIDENT LAEMLÉ. — Vous n'avez pas le moindre doute ?

M. TOUVENEL. — Sur les cendres de ma pauvre défunte !

Le PRÉSIDENT LAEMLÉ, gêné. — Laissez, laissez, monsieur.

M. TOUVENEL. — L'argent, Madame peut la garder (sic) ma montre aussi, avec la chaîne et mes deux chevalières, mais le



lui demande de me rendre le médaillon que je portais toujours sur moi.

Le PRÉSIDENT LAEMLÉ. — Quelle imprudence ! Vous auriez pu laisser cette relique chez vous, avant de courir l'aventure.

M. TOUVENEL, révolté. — Je n'ai pas couru l'aventure.

Le PRÉSIDENT LAEMLÉ. — C'est l'aventure qui a couru après vous. (Explosion de rires.)

M. TOUVENEL, ravi cette fois.

C'est cela !

Le PRÉSIDENT LAEMLÉ, à Modeste Bartole. — Vous maintenez que ce n'est pas vous ?

MODESTE BARTOLE. — Je le jure !

Le PRÉSIDENT LAEMLÉ. — Vous n'avez pas à jurer.

MODESTE BARTOLE, généreuse. — Je jure quand même que ce jour-là j'étais à Bordeaux, où c'est que je suis née (avec émotion) auprès de ma mère, qui était malade.

Le PRÉSIDENT LAEMLÉ. — Votre mère que vous battiez au point qu'on vous a condamnée.

MODESTE BARTOLE, étendant la réponse. — Je rejure (sic) que je suis victime d'un sosie. C'est sûrement ma sœur qui a fait le coup. C'est ma jumelle ! On nous prend toujours l'une pour l'autre. On se ressemble comme...

Le PRÉSIDENT LAEMLÉ. — Comme deux sœurs ! Quoi qu'il en soit, vous n'avez aucun alibi précis et vous avez été formellement reconnue non seulement par votre victime, mais par le gargon d'hôtel.

MODESTE BARTOLE. — Ils me prennent pour ma sœur !

Le gargon d'hôtel paraît à son tour à la barre. Frisé, moustachu, trapu, il a l'air extrait d'un conte de Jean Lorrain. Sa terminologie est professionnelle.

Le GARGON D'HÔTEL. — Je reconnais bien Madame, vu que je la connais pour monter en passe chez nous tous les jours. Je reconnais même son manteau.

MODESTE BARTOLE. — Si vous me reconnaissez, vous êtes un sale menteur !

Le GARGON D'HÔTEL. — Tâchez moyen d'être poli avec le monde !

MODESTE BARTOLE. — Sale pot de chambre ! (Rires.)

Modeste Bartole est si contente de cette invective, qu'elle sourit encore lorsque tombe sur elle le jugement la condamnant à six mois de prison. Sa joie nous nant à l'équité de la sanction.

Quant à M. Touvenel, il s'en va, mélancolique, sans le médaillon de sa « défunte ».

Geo LONDON.

Paris-Genève

On illumine à Genève, en ce moment. Les saisons étaient un peu délaissées depuis la disparition du pèlerin de la paix. En ce commencement d'automne, elles ont repris un éclat inaccoutumé. La perspective d'un « gelé » prochain et universel, qui serait l'œuvre de la S. D. N., a ramené la clientèle de jadis. Après avoir si longtemps servi à rien, la S. D. N., enfin, sert à quelque chose. Elle prépare et provoque la guerre, puis l'impose aux peuples qui veulent la paix. Tous les professionnels qui cherchent un os à ronger, la jolte fille qui croit frôler la gloire ou courir l'histoire, le folliculaire à la solda, la vieille coquette qui poursuit des sensations et un danseur, tout ce monde trouble, hétéroclite, futile, pervers, vit dans un état d'hystérie belliqueuse, menace l'Italie à tour de bras, injure Mussolini entre deux petits fous et coopère au maintien de la paix avec une mentalité d'incendiaire.

Eden évolue avec aisance dans ce milieu où l'Angleterre a toutes les sympathies. Il est, du reste, lui-même fort avenant. Il vient de l'armée. Il en a gardé l'empreinte dans sa silhouette. Jeune, aisé, les yeux grands et limpides, le menton autoritaire, il se dégage de lui une impression de rare vigueur athlétique. Il a une sorte d'humour qui fait pâlir les vieilles dames et dilate d'un sourire sonore les larges flancs de Louise Weiss. Il parle avec une conviction, il aime à discuter, les mains dans les poches, avec un minimum de gestes, sans jamais rien sacrifier au genre solennel qu'il louait jadis si fort, avec un demi-sourire, chez sir John Simon.

Dès les premiers contacts avec M. Laval, M. Eden s'est avéré comme un homme habile à la recherche des transactions, mais l'opinion publique de son pays se montre si intraitante que son action personnelle est réduite à peu de choses.

Il a, du reste, affaire à forte partie. Si M. Eden est venu de l'armée, le baron Alois vient de la marine. Il est long, mince et silencieux. Sa silhouette paraît s'être desséchée aux grands vents de l'espace et ses yeux enfoncés dans leur cavité ont gardé ce clignotement qu'ont les marins pour découvrir l'océan. Le baron Alois a succédé à M. Grandi, qui avait joué, dans la période active de la Conférence du désarmement, un rôle de premier plan. Les allures personnelles de M. Grandi étaient de celles qui annoncent un homme avant qu'on le voie : celles du baron Alois enveloppent de mystère et d'austérité. On le rencontre peu dans les théâtres et dans les salons. Quand il passe, un vilain petit bonhomme (qui trône dans le clan des incendiaires), Edouard Benès, le montre du doigt, mais la méditation qui emporte sa pensée l'empêche de voir les insultes.

Le cerveau de la conjuration socialo-maçonnique, en liaison avec l'intérêt anglais, est Edouard Benès. Il est petit, laid, bourré d'ambitions et d'idées fausses. Il a cette raideur un peu méfiante du pédagogue allemand. Il rit en dedans et ne garde pour le dehors qu'un sourire pâle et supérieur qui est comme un demi-jour trop vite éteint sur son visage fermé et autoritaire. Il a le regard louche et la voix fausse de l'homme qui cache de mauvais desseins. Il excelle à capter l'importance qu'un journaliste en l'esbrouffant et en le retenant, au besoin, par un bouton de son veston. Il est tout en nerfs, entêté, vaniteux. Venu des rangs socialistes, il maintient la politique française sous son empire, depuis la fin de la guerre, à ce point que nos diplomates en Europe centrale ne peuvent se présenter dans un bureau officiel sans s'exposer à s'entendre dire :
— Nous vous attendions, nous savions par Prague que vous alliez venir.

Il a été l'introducteur de la Russie soviétique à la S. D. N. et l'agent marron des négociations qui ont abouti au pacte franco-soviétique. On le rencontre le plus souvent se balançant au bras du gros Litvinoff, comme une breloque sur un ventre.

Litvinoff porte avec une désinvolture sans exemple un passé chargé de cambrioleur de banques, d'agitateur de foules et de diplomate aux ordres. Des négociations d'un ordre un peu suspect lui ont peu à peu taillé un rôle dans les événements : l'opportuniste pateline de ses manières, le trouble de ses origines ont fait le reste dans les milieux genevois friands de gibier vert et de curiosités malsaines. Il raille comme Socrate et bedonne comme Vitellius. C'est le morceau de choix de l'heure des petits fous et des papotages. Son extrême laideur ethnique boursoufflée, flasque et suintante, a contribué à sa popularité. Sa popularité est faite surtout d'exotisme. L'ancien cambrioleur devenu ambassadeur du bolchevisme retire parfois le couteau de ses dents pour se nettoyer les ongles. Cela lui a valu une escorte d'admiratrices qui ne le quittent jamais. Cet Oriental aux lèvres de jambon, à l'œil vitreux, est devenu l'ornement préféré du snobisme genevois. C'est par ce snobisme que les Soviets, peu à peu, pénétrèrent en France.

UN TÊMOIN.

A DEUX PAS DU SALON...
votre restaurant préféré sera les VIKINGS, 14, rue de Marignan, cuisine des plus grands restaurants, plats de 6 à 10 fr., couvert compris.

AVANT et APRÈS LE THÉÂTRE VINS et COCHONNAILLES

9, rue d'Hauteville
Proche 41-75
GRILL-BAR de 11 à 15 FRANCS
UNIQUE AU MONDE
Le plus grand succès de la saison

LIQUEUR CORDIAL-MÉDOC

André SALMON.

ESTOMAC
ENTÉRITE
chez l'ENFANT
chez l'ADULTE
ARTHRISME

VALS-SAIN-JEAN

Eau de régime, faiblement
minéralisée, légèrement gazeuse.
Elle procure le soulagement
pour éviter les substitutions.

Direction Vals-Saint-Jean, 53, B. Haussmann, PARIS.

L'auteur rencontre à Montmartre une réfugiée allemande, Elsa Wiener qui vit dans un hôtel borgne avec un enfant infirme, Max.

ELSA frissonna, promenant sur la salle un regard traqué, et reprit :
— Horribles, oh ! oui. Ils aiment le sang, la souffrance. Pensez qu'ils ont estropié le petit Max. Simplement parce qu'il est juif. Son père, très bon musicien, venait me faire travailler. L'enfant l'accompagnait parfois. Un jour, en route, ils furent lapidés par des miliciens. Le père y resta ; le petit eut les jambes et le bassin brisés. On le rapporta chez nous. Il n'avait plus personne, car sa mère est morte depuis longtemps. Je l'ai gardé. Cela se passait au temps de Brünnin encore. Maintenant les bourgeois sont les maîtres. Je n'ai jamais pu haïr personne. Mais eux, je les hais autant que j'en ai peur. Si l'un d'eux me touchait, je suis sûr que je tomberais morte.

Epouée, elle s'arrêta. Je pris sa main et, fraternellement, la caressai. Peu à peu le calme revint sur ses traits, dans ses muscles.

— Je pense qu'ils m'ont rendue un peu folle, s'excusa-t-elle avec une triste sourire. Je crois sans cesse avoir des espions, des émissaires sur mes pas. Je ne sors que pour mon travail. J'essaie de faire du bien à Max (un soupire gonfla sa gorge), mais c'est difficile de vivre de cette manière. Vous comprenez, je n'ai pas l'habitude qu'il faut pour prendre, je n'ai pas l'habitude qu'il faut pour cela... ni l'âge.

Le garçon du service de nuit, qui venait d'arriver, jeta un coup d'œil dans la petite salle. C'était Emile. Il m'adressa un signe d'amitié.

— On vous connaît, remarqua Elsa.

— Avant ma maladie, je venais ici chaque soir jusqu'au matin, répondis-je.

— Mais alors... fit-elle en hésitant, alors vous avez dû me voir passer souvent.

— Oui, en manteau de zibeline.

Elle se tut quelques secondes, puis :

— Je ne dois pas être belle à regarder en ces instants.

— Je ne sais pas. Vous marchiez très vite et j'avais la fièvre. Tout ce que je puis dire c'est que vous avez l'air poursuivie. Maintenant je comprends.

VI

Mon travail était achevé. J'avais retrouvé une santé puissante et je possédais quelque argent. Je songeais déjà à la manière de le dépenser dans un voyage qui me permit de vivre avec intensité.

Mon appartement m'était devenu insupportable. Je passais mes journées dehors.

Au soir de l'une d'elles, rentrant chez moi pour changer de vêtements, je trouvai sur ma table, ainsi qu'à l'ordinaire, la liste des amis qui m'avaient appelé au téléphone. Ma femme de ménage relevait leurs noms scrupuleusement, mais avec une orthographe qui, parfois, les dénaturait jusqu'à l'incompréhensible.

Ainsi, je ne pus identifier tout de suite la personne qui se cachait sous la dénomination de Mme Vinaire.

Cependant, la brève notice qui l'accompagnait m'éclaira. J'étais prié de me rendre d'urgence rue Henri-Monnier. Je ne sais pourquoi, il me sembla lire dans l'écriture malhabile un appel de détresse. L'impression fut si forte que, un instant, je revis en pensée, non pas la femme qui m'était apparue dans sa chambre avec Max, mais la passante aux abois. Ce rappel eût suffi à me pousser aussitôt vers elle.

De toutes les images que je gardais d'Elsa, celle-ci demeura la plus active.

Mais il était assez tard. Elsa dinait dehors avant de se rendre à son travail nocturne. Une communication avec son hôtel me confirma qu'elle était sortie. Fallait-il attendre jusqu'au lendemain ? Je regardai encore les quelques mots transcrits par ma femme de ménage et sentis que je ne pourrais pas contenir si longtemps une impatience où la curiosité n'avait aucune part.

Elsa Wiener chantait-elle encore au « Rajah » ? De toute manière, si elle avait quitté cet établissement, on pourrait m'y renseigner. Montmartre n'était pas assez grand pour qu'une femme comme Elsa pût s'y perdre.

Je n'avais jamais été au « Rajah ». La peinture que m'en avait faite quelques compagnons de nuit avait suffi à m'en éloigner.

Elsa me regarda d'un air singulier.
— Pas tout à fait, dit-elle.

V

Je ne devais pas revoir Elsa jusqu'au mois de juin. Elle aurait pu, par la suite, m'expliquer les raisons qui lui inspirèrent cet éloignement pour moi. Elle négligea de le faire et, de mon côté, je trouvai, ainsi qu'on le verra, dans nos rencontres ultérieures tellement de surprise et d'émotion que je ne songeai pas à les lui demander. C'est pourquoi, malgré une familiarité qui dura près de deux ans avec Elsa, j'en suis réduit jusqu'à présent aux conjectures.

Etait-ce, chez elle, la peur de se livrer plus avant ? Ou le résultat d'une insouciance, d'un manque de volonté qui avaient un caractère presque maladif ? La routine de sa vie anormale ne lui laissait-elle pas le loisir de m'appeler sans besoin pressant ? Ou encore voulait-elle, avant de me revoir, prendre le temps de vaincre un sentiment qu'elle s'interdisait ?

Je me suis souvent posé ces questions à l'époque dont je parle, sans parvenir à trouver une réponse qui me satisfaisait. Et Max lui-même ne put ou ne voulut pas me la fournir.

Il vint me rendre deux visites.

J'habitais alors, comme je crois l'avoir indiqué déjà, en face du parc Montsouris. On avait construit, peu d'années auparavant, dans une des rues qui le bordent quelques immeubles neufs. Dans l'un d'eux, quelques immatriculés nous logions. J'occupais au coin du boulevard extérieur, j'occupais un atelier au troisième étage.

Les arbres semblaient propager leurs feuilles les plus hautes jusqu'à la grande baie qui ouvrait sur les pelouses, les massifs et les pièces d'eau du vaste jardin tranquille. A travers les ramures je devinais les lignes de quelques pavillons qui, appartenant à cette ville d'étudiants, nouvellement née sur l'emplacement des anciennes fortifications, et qui donne à Paris l'un de ses ornements les plus aimables et spirituels.

Une dizaine de jours s'étaient écoulés depuis ma conversation avec Elsa. J'avais téléphoné deux ou trois fois à son hôtel pour la prier à dîner. Elle m'avait répondu en demandant d'attendre un peu, car elle se sentait fatiguée. Cela m'avait déçu, mais point trop. J'étais en plein travail et

redoutais pour moi une aventure réglée par les nuits blanches et ivres de Montmartre.

La distance qui séparait des plages du plaisir l'endroit que j'habitais. Le calme plein de charmes végétaux dont il se trouvait cerné, le voisinage d'une cité studieuse, suffisaient, d'habitude, lorsque je commençais d'écrire, à me protéger contre moi-même, à m'emfermer dans une oasis de vie intérieure. Mais je ne me sentais pas assez fort pour la préférer aux yeux doux et vifs, à la bouche tendre, charnue et fraîche, aux beaux seins d'Elsa, s'ils s'étaient offerts à mon désir.

Or, un matin, comme je me préparais à sortir pour faire le tour du parc Montsouris, on sonna à ma porte. J'étais, en ouvrant, le même sentiment de vide imprévu que celui que j'avais éprouvé sur le seuil de la chambre 38, rue Henri-Monnier. Là où j'attendais un visage, des épaules, rien ne se montra. Et c'est beaucoup plus bas, cette fois encore, que mes yeux reconnurent Max.

Malgré l'acidité du temps (nous n'étions qu'à la moitié de mars), il ne portait pas de coiffure. Ses cheveux drus, un peu laineux, devaient le protéger suffisamment. Une longue pèlerine cachait ses jambes écartées et rompues, mais le faisaient paraître plus bref encore qu'il ne l'était. Et, posée sur le col relevé, sa grosse tête intelligente semblait ne pas appartenir à ce corps.

Je poussai une exclamation heureuse et sincère. Elle s'adressait directement à Max et non pas au messager possible d'Elsa. Il me plaisait et m'intéressait beaucoup.

Le petit infirme sentit à coup sûr la nature de mon accueil. Sa figure perdit l'expression de timidité assez anxieuse qu'elle portait lorsque j'avais rencontré son regard. Une sorte de reflet chaud lui anima les joues tandis que je le faisais entrer dans l'atelier.

— C'est bien loin chez vous, mais j'ai fini par trouver tout de même, dit-il avec fierté.

— Tu n'es pas venu en taxi ? demandai-je.

— Il eut un mouvement d'effroi avant de répondre.

— Oh ! non, c'est trop cher. J'ai pris le chemin de fer souterrain.

— Mais pour te renseigner, demandai-je la route ?

Elle tressaillit si fort que son verre lui échappa des mains. Tandis qu'elle me contemplait avec fixité, un bruit de cristal brisé se propagea longuement dans la salle obscure et vide.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? s'écria soudain Elsa, d'un ton anormalement aigu. M'espionner ? Me donner des leçons de morale ? Vous n'avez jamais vu de femme ivre dans votre vie ? Alors, regardez, je vous en prie, regardez à votre aise. Je ne me cache pas, vous savez. Demandez aux camarades.

Son geste me fit tourner les yeux vers les gens assis autour d'elle. Les femmes, je ne les connaissais pas. Mais les visages de deux hommes m'étaient familiers. L'un, adipeux et poudré, appartenait au chanteur persan Irmin-Khan. L'autre était celui de mon ami Roy Robinson, le danseur nègre. Je le saluai d'un signe de tête. Roy Robinson mit sa patte noire sur la lumineuse chevelure d'Elsa.

— Calmez-vous, bébé, lui dit-il en anglais. C'est un copain.

Cette familiarité me fit mal. La beauté surannée d'Elsa, bien que due à un artifice, avait augmenté la distance qui me séparait d'elle. Je la plaçais de nouveau sur un socle. J'étais, de nouveau, près de l'aimer. Le geste de Roy dérisuait tout.

— Vous m'avez appelé d'urgence, repris-je froidement. Si vous préférez me fixer un rendez-vous, je partirai tout de suite.

— Madame Elsa, madame Elsa, voyons, murmura une voix très dure, bien que feutrée.

— Laissez tomber, Gaston, intervint avec véhémence la femme assise en face d'Elsa. Elle a suffisamment de chagrin ce soir. Vous voyez bien qu'elle n'a pas sa tête à elle.

— Ce n'est pas une raison, dit le gérant, pour être malhonnête avec les clients. Elsa se leva d'un seul mouvement. Il semblait que la pire des injures l'avait atteinte.

— Je ne veux pas... non... non... Je vous défends.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? grommela le gérant.

— Vous n'avez pas le droit, poursuivit Elsa dans une colère hystérique. Ce n'est pas un client, c'est mon ami, mon seul ami. Ses épaules nues tremblaient si fort qu'elle paraissait secouée par un mal mystérieux. En même temps, je sentis se raidir dangereusement ses mains qui avaient agrippé mes poignets. Une seconde encore et une crise furieuse allait terrasser, précipiter dans des convulsions ce beau corps.

— Allez-vous-en tout de suite, chuchotai-je au gérant. Vous me servirez un whisky dans le fond, là-bas.

Puis je dis à Elsa :

— Venez, nous allons parler sans que personne nous gêne.

Elle se laissa emmener sans comprendre, j'en suis sûr, et obéissant seulement à l'accent impérieux, indiscutable, que j'avais instinctivement adopté.

Max se mordit vivement les lèvres. Une véritable fureur crispait ses traits.

— Voilà comme je suis ! s'écria-t-il. Je m'étais promis de ne parler qu'en français avec vous et j'ai déjà oublié. Je n'apprendrai jamais.

Et, changeant brusquement de langue, il dit :

— Votre appartement est très beau. S'il n'y avait pas eu trop de volonte, trop d'application dans sa voix, je n'eusse pu croire que c'était un enfant étranger qui parlait. L'accent, l'intonation étaient d'une justesse absolue. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que Max fût arrivé jusque chez moi.

— Pourquoi m'as-tu caché que tu connaissais si bien le français ? lui dis-je.

— J'avais peur d'être moqué par vous, répliqua-t-il. Nous n'étions pas encore des amis. Je ne sais pas beaucoup de mots. Pour la grammaire, c'est facile, je sais tout par cœur.

Je me rappelai soudain, au fond d'une synagogue en planches, la nuque voûtée d'un petit talmudiste. C'était en Palestine. Aux alentours éclataient le soleil et l'odeur des oranges. L'enfant, dans l'ombre poudreuse, ignorait tout hors son énorme grimoire.

Max, je l'apprais par la suite, n'avait pas été élevé dans l'étude hébraïque. Mais il avait hérité de la mémoire prodigieuse et du sens abstrait de ceux qui la pratiquent assidûment.

— Pour l'accent, dit-il encore, je m'entraîne avec la patronne. Ils sont très bons pour moi.

Soudain, je vis passer dans ses yeux une ardeur presque sauvage qui m'avait déjà étonné dans sa chambre.

— Je veux oublier l'allemand, s'écria-t-il. Je veux oublier cette langue, ces gens, ces assassins.

— Et Heine ? demandai-je.

— Heine était juif, murmura Max. Et j'aimais la France plus que son pays. Et lui, encore, son père n'avait pas été tué par coups de pierres.

Le petit infirme respirait avec difficulté. Un peu de sueur mouillait son front, ses tempes. Il n'avait pas été estropié que physiquement.

— Viens te promener, lui dis-je. Regarde les pelouses, les arbres.

Max alla vers la fenêtre, demeura silencieux quelques secondes, puis tourna vers moi des yeux timides.

— Ils sont plus beaux d'ici, dit-il en hésitant. Ils sont davantage à nous.

Pour comprendre ce qu'il voulait exprimer, je m'approchai également de la baie. Mais ce ne fut pas le spectacle du parc étendu, pour ainsi dire, à mes pieds qui m'éclaira. Ce fut de trouver le corps de Max à côté du mien. Son humilité devait lui interdire, du moins en public, toute joie.

Et la puissance des trons, la piste des allées faites pour les sauts et les courses, n'étaient pas à sa mesure.

De mon observatoire, il dominait. Cette situation était presque du domaine de l'esprit. Là, il se sentait tranquille, assuré, fort. Je dis à Max :

— Enlève ta pèlerine et prends un fauteuil.

Il m'obéit avec un plaisir touchant.

Dans son costume de velours neutre, bien coupé, aux collets bouffants et qui descendaient au-dessous des genoux, je reconnus un goût fin, instinctif.

— Comment va Mme Elsa ? demandai-je.

— Très bien, vraiment très bien, insista Max, comme si j'avais une raison quelconque de prendre en doute ses paroles. Mais elle dort beaucoup et n'a pas le temps de vous voir. Pourtant elle voudrait. Elle vous envoie de grandes amitiés.

Comment pourrais-je rapporter, même inexactement, l'expression que prenaient la voix et avec une délicatesse infinie. Protection, pitié, respect, inquiétude se faisaient jour en même temps à travers ses réflexions, au fond de ses yeux graves. Et aussi je ne sais quel bonheur douloureux et jaloux.

L'enfant semblait toujours partagé entre le besoin de nourrir chez moi l'admiration et la tendresse pour Elsa et une étrange avarece qui, aussitôt, l'obligeait de changer la conversation.

Il en fut ainsi cette fois encore.

— Quelle belle bibliothèque ! s'écria Max, en montrant une demi-douzaine de rayons chargés de livres.

Je ne pus m'empêcher de sourire. La paresse, l'insouciance, des habitudes de vagabond, une constante pénurie d'argent provoquée par le désordre de ma vie, avaient précisément pour témoignage cette

bibliothèque que Max vantait avec tant de candeur. Elle se réduisait à quelques ouvrages classiques usés par les lectures et aux volumes de tout ordre que je devais à l'amabilité de quelques éditeurs.

J'expliquai à l'enfant ce que pouvait être une vraie cité des livres. Je parlai des éditions précieuses, des vieux et doux vélins, des reliures closes où dorment les grands textes, des gravures, des bois, des manuscrits.

De temps en temps, je m'arrêtais pour savoir s'il me suivait bien, si je ne l'ennuoyais pas. Mais il secouait impatientement sa grosse tête. Je ne crois point qu'il y eût pour lui plus fascinant conte de fées.

J'accompagnai Max jusqu'à la porte d'Orléans. Nous traversâmes le parc. Il boitillait, faisant des enjambées très courtes, très rapides. Il ne regarda pas les garçons qui se livraient de tout cœur aux jeux de son âge.

Max reparut chez moi peu de temps après. Mais son attitude fut tout à fait singulière.

— Vous écrivez ? dit-il en montrant des feuillets sur ma table. Continuez, il faut continuer. Ne faites pas attention à ce que je suis là.

Il y avait de la supplication dans son ton. Il semblait mendier un délai, un répit. Je feignis de travailler. Parfois je hâsardais un regard vers l'enfant. Chaque fois, Max ouvrait la bouche avec effort pour dire quelque chose, mais ses lèvres se fermaient et il se contentait de regarder le sanglot.

A la fin, je n'y pus tenir et demandai : — Qu'y a-t-il, Max, tu souffres ?

— Non, non, rien, murmura-t-il. Absolument rien.

— Alors, c'est Mme Elsa ?

L'infirme se raidit comme si je l'avais frappé. En allemand — ce qui me fit mesurer son émotion — il cria :

— Qui vous a dit ? De quel droit ? Elle va mieux que jamais.

Je le considérai en silence, interdit. Il se dirigea vers la porte. Sur le seuil, sans se retourner, il chuchota d'une voix basse, humble, honteuse :

— Ne venez pas la voir, ne lui téléphonez pas.

Je ne songeai pas à le retenir, mais, je fus sur le point de m'écrier :

— Et Max ?

Mais j'eus l'impression subite que je ne devais pas le faire.

Elsa semblait ne pas avoir de secret pour ses camarades nocturnes. Elle entretenait même avec eux, des rapports dont l'intimité m'avait choqué. Pourtant aucun d'eux ne connaissait l'existence du petit infirme. Elsa, qui se laissait aller à la dissolution, à la promiscuité du lieu où elle travaillait, ne voulait pas que Max y participât fût-ce dans les propos. J'admirai la vigueur, l'intensité de cette interdiction chez un être que je devais si faible, si vulnérable, et que je protégeais avec une morale acquise. La pureté instinctive des sentiments était, en elle, plus exigeante que les disciplines. J'allais bientôt l'apprendre mieux et savoir en même temps devant quel ennemi s'était sauvée, tant de matins, la passante du Sans-Souci.

(A suivre.)

J. KESSEL.

Un livre de grande actualité :

Marchés d'Esclaves

par J. KESSEL

Un vol. in-16..... 15 fr.

LES EDITIONS DE FRANCE

bibliothèque que Max vantait avec tant de candeur. Elle se réduisait à quelques ouvrages classiques usés par les lectures et aux volumes de tout ordre que je devais à l'amabilité de quelques éditeurs.

J'expliquai à l'enfant ce que pouvait être une vraie cité des livres. Je parlai des éditions précieuses, des vieux et doux vélins, des reliures closes où dorment les grands textes, des gravures, des bois, des manuscrits.

De temps en temps, je m'arrêtais pour savoir s'il me suivait bien, si je ne l'ennuoyais pas. Mais il secouait impatientement sa grosse tête. Je ne crois point qu'il y eût pour lui plus fascinant conte de fées.

J'accompagnai Max jusqu'à la porte d'Orléans. Nous traversâmes le parc. Il boitillait, faisant des enjambées très courtes, très rapides. Il ne regarda pas les garçons qui se livraient de tout cœur aux jeux de son âge.

Max reparut chez moi peu de temps après. Mais son attitude fut tout à fait singulière.

— Vous écrivez ? dit-il en montrant des feuillets sur ma table. Continuez, il faut continuer. Ne faites pas attention à ce que je suis là.

Il y avait de la supplication dans son ton. Il semblait mendier un délai, un répit. Je feignis de travailler. Parfois je hâsardais un regard vers l'enfant. Chaque fois, Max ouvrait la bouche avec effort pour dire quelque chose, mais ses lèvres se fermaient et il se contentait de regarder le sanglot.

A la fin, je n'y pus tenir et demandai : — Qu'y a-t-il, Max, tu souffres ?

— Non, non, rien, murmura-t-il. Absolument rien.

— Alors, c'est Mme Elsa ?

L'infirme se raidit comme si je l'avais frappé. En allemand — ce qui me fit mesurer son émotion — il cria :

— Qui vous a dit ? De quel droit ? Elle va mieux que jamais.

Je le considérai en silence, interdit. Il se dirigea vers la porte. Sur le seuil, sans se retourner, il chuchota d'une voix basse, humble, honteuse :

— Ne venez pas la voir, ne lui téléphonez pas.

Je ne songeai pas à le retenir, mais, je fus sur le point de m'écrier :

— Et Max ?

Mais j'eus l'impression subite que je ne devais pas le faire.

Elsa semblait ne pas avoir de secret pour ses camarades nocturnes. Elle entretenait même avec eux, des rapports dont l'intimité m'avait choqué. Pourtant aucun d'eux ne connaissait l'existence du petit infirme. Elsa, qui se laissait aller à la dissolution, à la promiscuité du lieu où elle travaillait, ne voulait pas que Max y participât fût-ce dans les propos. J'admirai la vigueur, l'intensité de cette interdiction chez un être que je devais si faible, si vulnérable, et que je protégeais avec une morale acquise. La pureté instinctive des sentiments était, en elle, plus exigeante que les disciplines. J'allais bientôt l'apprendre mieux et savoir en même temps devant quel ennemi s'était sauvée, tant de matins, la passante du Sans-Souci.

(A suivre.)

J. KESSEL.

(1) Voir Gringoire des 27 septembre et 4 octobre 1935.

GRATUITEMENT POUR NOS LECTRICES

Nos lectrices qui tricotent peuvent recevoir gratuitement le service des « Feuillets du Tricot ».

LES FEUILLETS DU TRICOT

C'est une ravissante publication qui présente chaque mois de charmants modèles de travaux de tricot, extrêmement variés (pull-overs, sous-vêtements, layettes, sweaters, etc.) très faciles à exécuter. Ces modèles sont reproduits en couleurs, sont accompagnés d'explications claires et des croquis et schémas nécessaires pour permettre d'exécuter aisément les travaux. Ecrivez aux PUBLICATIONS DES TROIS SUISSES, service n° 149, à Roubaix (Nord) et vous recevrez cet envoi sans aucun frais.

Un plomb sauté ! Obscurité !

Mauvais moment Pour dix minutes... ou pour longtemps. Le roi de cave ou la bougie ? Le tourneur... Non c'est la scie !

Que n'avez-vous un SECURET ? D'une simple pression de l'index Vous rétablirez le courant ! Il en coûte moins de vingt francs Pour éviter dorénavant Ce genre d'embêtement.

Securet

Protège et ne fond pas Pose instantanée et sans outils. Vente : tous électriciens ou à défaut : Securet, 17, Rue d'Asnières, Paris-89

Une automobile sans moteur appartient au passé

MAIFORD — Stand 35

NOS MAITRES

par
CHANCEL

FRANCE



— Toc, toc.
— Entrez.

LIEU D'ASILE

LE PEUPLE SOUVERAIN



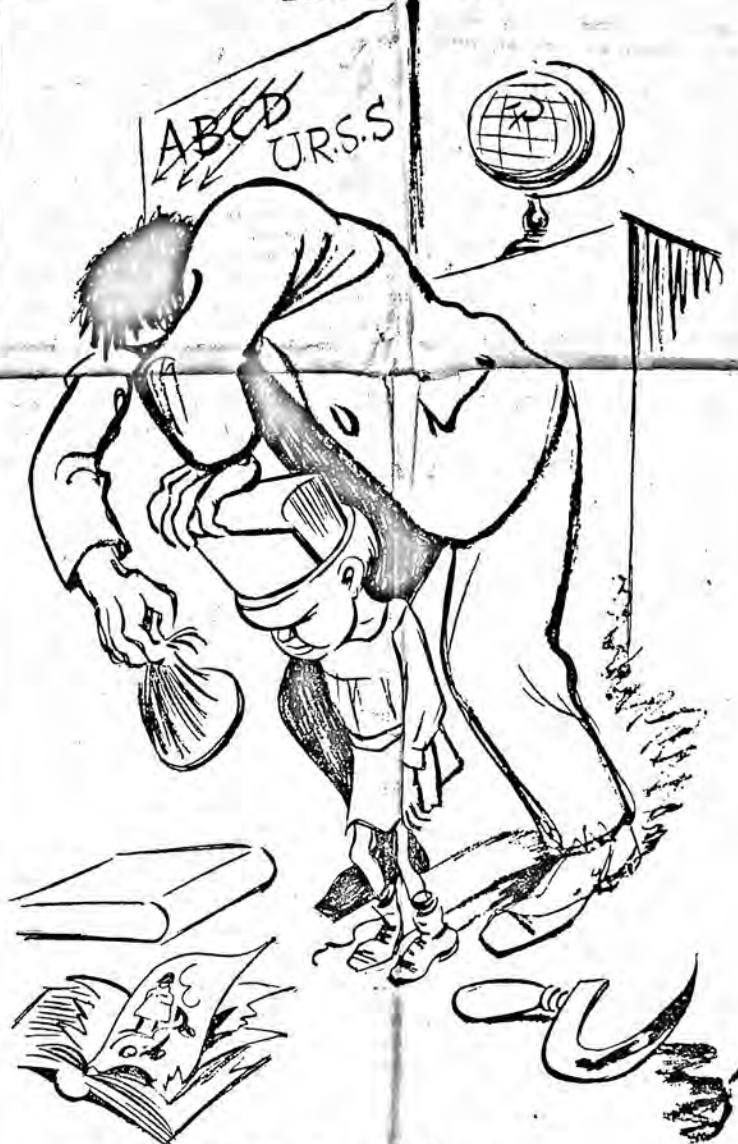
— ...Et maintenant, va voter.

MARCHANDS
D'HONNEURS

— Le ruban
rouge ?... Ça va
chercher dans les
60.000 francs.

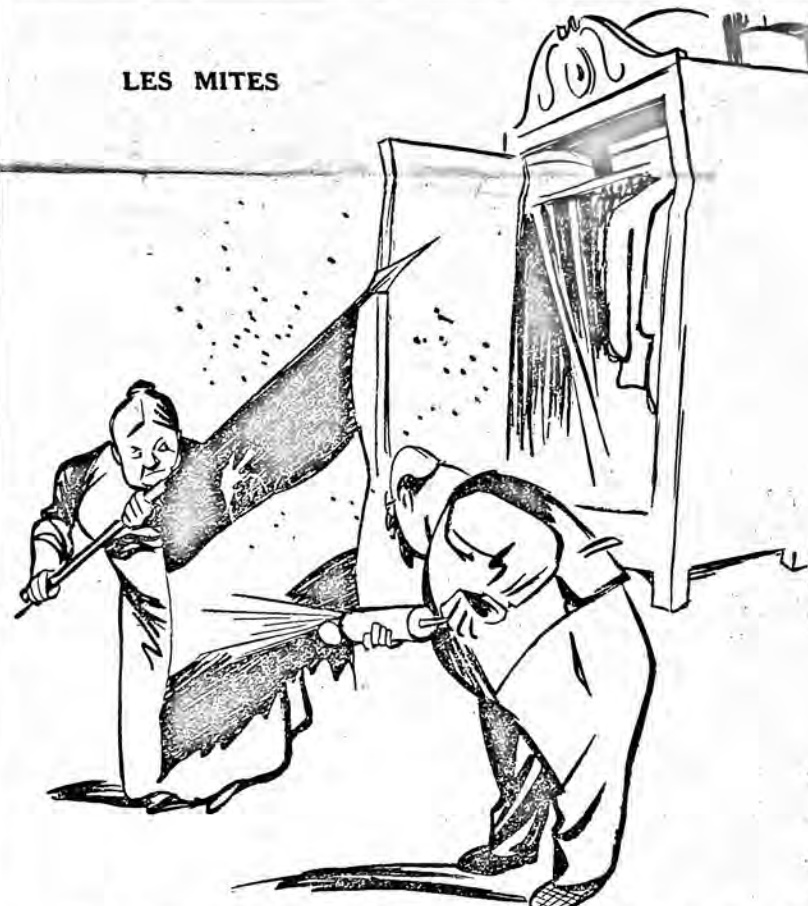


L'AGE HEUREUX



— Larousse ?... Non, le Rouge.

LES MITES



— Le mettre à la fenêtre !... Tu n'y penses pas !... C'est
très dangereux !...

LA JUSTICE



— On s'en balance !

VISIT PARIS



— Et ça ?
— Ce n'est rien.

